

À Morez, l'entreprise Prost Décolletage, victime de la désindustrialisation

Face à la délocalisation des usines de lunettes françaises vers l'Asie et au manque de main d'œuvre ouvrière disponible dans la région du Jura, la société Prost Décolletage, autrefois pionnière dans la région, connaît un ralentissement marquant en ce mois d'octobre.



Éric Prost, président de Prost Décolletage devant le poste 169 de son usine, aujourd'hui inoccupé. Photo : Bertille Bohard

Il est 14 h, c'est la fin de la pause-déjeuner de ce 3 octobre 2025 pour les 10 employés et la reprise du vacarme des machines dans cette usine de décolletage située à Morez dans le département du Jura, berceau de l'industrie lunetière française. Les appareils sont en marche, du moins « *ce qu'il reste* », déplore Éric Prost, président de l'entreprise Prost Décolletage, créée en 1932 par son grand-père et spécialisée dans la fabrication de petites pièces de métal qui se destinaient autrefois à la fabrication des lunettes. Mais depuis les années 2000 le fabricant voit, ses clients, les groupes industriels spécialisés dans ce domaine, migrer un à un vers la Chine. À cette époque, les fermetures s'enchaînent. Comme d'autres, l'usine Logo, ancien pilier du secteur est placée en 2016 en liquidation judiciaire. Elle était un des gros clients d'Éric Prost. À la tête de l'entreprise familiale depuis 1992, l'homme raconte « *Ils représentaient 20 % de mon chiffre d'affaires, j'avais sept machines qui fonctionnaient rien que pour eux, et d'un coup ça s'est terminé* ». Depuis l'extérieur, le bâtiment est large, imposant, à l'image de la forme économique du secteur dans les années 1990, lorsque la vallée représentait encore 5 % de l'industrie lunetière mondiale. Patricia est comptable depuis 28 ans chez Prost Décolletage, elle a observé la chute de l'industrie dans la vallée depuis son bureau. « *Les belles années, c'était 1980-1990* », se remémore-t-elle mettre chiffre d'affaires.

«Les jeunes ne sont pas intéressés par nos métiers»

L'intérieur de l'usine révèle davantage la situation économique actuelle du secteur de l'optique. Neuf rangées de machines structurent la grande pièce rouge après le hall d'entrée, six d'entre elles sont silencieuses, à l'arrêt. Si la fuite vers l'Asie de plusieurs clients a impacté l'entreprise de décolletage, c'est le manque de main d'œuvre qui pêche aujourd'hui. En 25 ans, Éric Prost a vu son équipe de 40 personnes fondre peu à peu au fil des départs à la retraite. Ils ne sont aujourd'hui plus que dix. « *On a beaucoup de difficultés à recruter du personnel compétent, et même du personnel tout court* », confie le président. « *Les jeunes ne sont pas intéressés par nos métiers et ne sont pas formés pour les machines traditionnelles, ceux qui savent s'en servir sont introuvables.* » Dissimulé derrière les tuyaux et bobines de cuivre qui constituent l'une des tours de fabrication, un homme se concentre sur des pièces de métal microscopiques. Les manches grises de sa blouse retroussée et ses bouchons d'oreille retirés, Jean, réglleur en poste depuis 15 ans, raconte : « *J'ai travaillé pour un gros groupe dans la vallée, puis je me suis fait licencier parce qu'ils sont partis en Chine.* » On était 895. À 55 ans, il est le seul dans l'usine à maîtriser la machine devant lui.

«Si on voulait être aux normes, il faudrait tout raser»



Indices de la présence passée de machines désormais revendues, des rectangles gris colorent le sol rouge de la pièce. « Je les ai bradées, faute de combattant pour les faire fonctionner » soupire Éric Prost. « Avant, on avait des gens qui venaient à l'entrée demander si on avait du travail, tout ça à totalement disparu ». Selon l'Insee, 13 % de l'ensemble des dépenses de l'industrie en faveur de l'environnement sont réalisés par le secteur de la métallurgie. Pour cause, l'entreprise vit dans des bâtiments datant des années soixante-dix, rafistolés et reliés par d'anciens conduits d'aération. S'ajoute à cela un chiffre d'affaires réduit de deux tiers en vingt ans qui ne permet pas d'investir. « Si on voulait être aux normes sur le traitement de l'air, il faudrait tout raser. », se désespère son propriétaire. Du fond de la pièce, un logo «Starclean» blanc se distingue de loin sur le bleu électrique de la machine de lavage des métaux.

Pièce de l'usine anciennement occupée par des machines aujourd'hui revendues Photo : Bertille Bohard

Principale responsable des émanations de produits dangereux, cette dernière sera remplacée rapidement assure Éric Prost. « Dans les usines modernes, ils ont des capteurs au-dessus de chaque machine. » Des manquements qui bénéficient aux plus grandes productions car en termes de réglementation, les clients sont très exigeants « Les gens aiment acheter des produits solides et aux normes, nous ne sommes plus à même d'offrir ça aujourd'hui » de leur offrir ça.

Bertille Bohard

Décès dans les Ehpad, l'émotion des soignants, le fatalisme des résidents

En 2024, deux personnes âgées par mois sont retrouvées mortes chez elles des semaines après leur décès selon des chiffres de l'association Petits Frères des Pauvres. La mort solitaire est un fléau sous-estimé en France, l'association alerte sur l'aggravation du phénomène.



Aurore et Christophe sont aides soignants à l'Ehpad de la Pomme d'Or, à Saint-Claude. Crédit photo : Bertille Bohard

Dans cet Ehpad du Haut-Jura, chaque décès de résident est loin de passer inaperçu et résonne à travers les murs comme une onde de choc qui vient perturber la routine des personnes âgées et des soignants. Construit autour d'une petite cour extérieure, c'est ici, pris en étau par les montagnes du Jura où défilent les plus rapides skieurs de fond, que vivent 18 résidents et travaillent une dizaine d'aide soignants. C'est l'heure de la relève à l'Ehpad de la Pomme d'or. Dans leur chassé-croisé quotidien, les équipes du matin et de l'après-midi sont attablées pour faire un bilan de la matinée. Mais si l'établissement à l'allure joyeuse, il porte en son sein le souvenir des personnes qui y sont décédées. En première ligne, les soignants assistent quotidiennement aux départs des résidents.

« Ici, on a environ trois décès par an » confie Maryline, employée dans l'établissement depuis seize ans. « *Moi, le premier c'était au bout de deux jours* », souffle-t-elle encore perturbée. À sa gauche, Aurore, ne se rappelle pas du premier décès auquel elle a assisté mais assure ne jamais s'habituer. Son regard s'assombrit lorsqu'elle évoque le souvenir d'Hubert, résident décédé en novembre dernier. « *Au bout de 15 ans j'étais tout aussi chamboulée. On avait un lien. Sa mort a été éprouvante.* »

Morts et remplacés

Pour les soignants, pas le temps de faire le deuil. Immédiatement, la chambre est attribuée à une nouvelle personne. Une réalité administrative qui chiffonne Séverine. L'aide soignante, en poste depuis cinq ans, se dit dérangée par ce système. « *Des fois on a pas le temps de faire le deuil. Ça donne une impression d'inachevé, ça me laisse un goût amer.* »

Et si les résidents partent, leurs visages, eux, restent. Les morts soudaines sont celles qui choquent le plus. Il y a quelques années, Séverine assistait démunie, au décès d'une personne pendant le déjeuner, « *C'est une dame qui vivait une romance avec un autre résident, j'ai été obligé de lui expliquer que c'était terminé* ». Pendant les deux années suivantes, Séverine a redouté le moment des repas. Christophe, lui, raconte le retour des résidents décédés dans ses rêves, une déformation professionnelle incontrôlable qui le prend encore après 18 ans de métier.

L'indifférence comme carapace

De leur côté, les résidents sont plus fatalistes. Dans la « chambre des sœurs », Denise aura 98 ans dans quelques mois. Elle vit ici depuis un an avec Paulette, sa sœur. Inséparables, les deux femmes ont toujours vécu ensemble. Paulette est assoupie sur le canapé, Denise chuchote, « *on n'est pas vraiment proche avec les autres.* » La vieille dame se dit quand même touchée par les décès des résidents qu'elle côtoie tous les jours. « *Ça me rend triste mais il faut s'y attendre.* », affirme-t-elle sans trop y croire. Sa seule préoccupation, Paulette ne se porte pas aussi bien qu'elle. « *Je ne voudrais pas que ma soeur soit toute seule si je pars, mais c'est lui qui commande* », conclut-elle amusée, l'index pointé vers le ciel.

Bertille Bohard

Photo-reportage de la manifestation du 17 janvier 2026 à Paris en solidarité au peuple iranien sorti dans la rue pour protester contre le régime des Mollah en Iran



